

LE *DEBUT *DE TEMPS NOUVEAUX

Par

Claude Béland*
Professeur associé
École des sciences
de la gestion,
Université du
Québec à Montréal

Résumé

Plusieurs périodes de l'histoire sociale du Québec ont précédé l'arrivée de la mondialisation. C'est à travers un parcours de vie riche en expériences et en événements que Claude Béland trace un portrait de sa société tant au plan des valeurs que des générations qui les ont véhiculées. Jeunes et aînés sont concernés par le parcours singulier de cet homme d'action apprécié et reconnu pour son engagement envers le Québec.

À l'ère de la mondialisation, que sommes-nous en train de transmettre aux prochaines générations? Que voulons-nous leur transmettre? Comment faire pour y arriver? Pour répondre à ces questions, je ne peux que référer à ma propre expérience, une histoire personnelle qui débute dans les années 30 et qui se poursuit aujourd'hui, une histoire vécue à travers les différentes étapes de l'enfance, de l'élève, de l'étudiant et du citoyen, mais aussi comme père de famille, comme grand-père et, depuis quelques temps, arrière-grand-père. J'ai aussi vécu cette évolution comme chef d'entreprise et en particulier comme président d'un grand regroupement de coopératives de services financiers, là où les valeurs du groupe ont permis sa création, sa survie et son développement. Des valeurs qui

La cohésion sociale était présente et forte.



cherchent à résister aux valeurs dominantes contemporaines! Dans ma jeunesse, le mot mondialisation, au sens où on l'entend aujourd'hui, n'existait pas. À cette époque, les événements prenaient un certain temps à nous être communiqués par les journaux, les livres, le cinéma et la radio contrairement au rythme actuel où nous sommes bombardés d'informations et d'images en temps réel, ce qui ne nous donne pas toujours le temps ou le recul nécessaire pour comprendre et saisir le sens à donner à l'actualité.

Le développement et la croissance des années 30 à 60

Depuis la Conquête jusqu'à la deuxième guerre mondiale, les relations entre les générations sont influencées et guidées par les valeurs dominantes de l'époque, c'est-à-dire les valeurs religieuses. Certains commandements de Dieu sont clairs : Aimez-vous les uns les autres; Honore ton père et ta mère; Tu ne voleras point.

Toutes les actions que nous faisons comme individu pour « gagner notre ciel » étaient bien vues et reconnues. En fait, riche ou pauvre, le rang social de chacun tenait davantage au fait d'être un bon chrétien. Pour la grande majorité des familles, non seulement les relations entre les parents et les enfants étaient tissées serrées, mais elles l'étaient

* Claude Béland, ancien président du mouvement Desjardins est l'un des piliers du mouvement coopératif au Canada. Avocat et auteur, il est aussi professeur associé à l'École des sciences de la gestion à l'Université du Québec à Montréal.

aussi entre l'État, l'Église, l'école, et la société civile. La cohésion sociale était alors présente et forte puisque la majorité des gens partageait la même compréhension de la vie, les mêmes certitudes, les mêmes espérances et les mêmes valeurs. On peut parler d'une éthique de bien commun. Selon les principes religieux du temps, s'aimer les uns les autres, honorer ses parents, respecter les autres, sont des gages d'une vie paisible et harmonieuse sur terre et par surcroît, d'une vie éternelle après la mort. Les actions et les comportements d'une majorité d'hommes et de femmes s'inscrivent donc dans la poursuite d'un mieux-être collectif.

L'autorité des aînés est reconnue et respectée. Ainsi, au jour de l'An, même devenus adultes, nous nous agenouillions devant notre aîné, soit le père ou le grand-père, pour recevoir sa bénédiction, car il était le plus expérimenté et le mieux placé pour nous transmettre son espérance et ses lumières.

Évidemment, à cette époque, il n'y avait pas de colloque sur les relations entre les jeunes et les vieux. Les rassemblements étaient plutôt hebdomadaires, à l'église. Il suffisait alors d'écouter les sermons du dimanche et de lire les Commandements de Dieu et de l'Église. Les choses se déroulaient selon l'ordre établi. Nous en étions rassurés et heureux.

D'une part « gagner son ciel » était important et rassurant, mais d'autre part, il fallait garantir la survie de la nation québécoise et occuper le territoire.

De là, la revanche des berceaux et le fait que le Québec devint le champion des grandes familles. Le défi démographique dont on parle aujourd'hui était de taille au début de la colonie. Et ce défi a été bien relevé par nos ancêtres car non seulement fallait-il faire des enfants, mais aussi les éduquer aux valeurs collectives dominantes de l'époque. Autrement dit, tous agissaient en cohérence avec cet objectif commun. Mais existe-t-il aujourd'hui un objectif commun? Ou se définit-il par la poursuite des intérêts personnels dont la somme contribuera à la réalisation du bien commun?

Les valeurs individuelles autorisent les choix personnels.



La relève comme gage de continuité

En fait, la réalité de cette première période de ma vie m'a appris que les valeurs collectives dominantes sont le moteur des grands changements sociaux. Toutefois, j'ai aussi appris que ces valeurs se transforment au rythme de l'évolution des sciences théoriques et des sciences de la vie qui remettent en question des certitudes bien établies ou encore par l'évolution technologique des modes de production et de communication qui rapprochent les continents, les peuples et les marchés. Bref, j'ai acquis

la conviction que ce sont les valeurs dominantes qui font ce qu'est une famille, une entreprise ou une communauté et même une ville ou un pays. J'ai aussi acquis la ferme conviction que la cohésion sociale est une condition nécessaire au développement d'une société.

Or, si à la fin des années 1950, m'adressant aux aînés, on m'avait posé les questions que nous nous posons aujourd'hui à savoir : que sommes-nous en train de transmettre aux générations futures?, j'aurais répondu : *ce que nous, les adultes, nous sommes : nos valeurs, nos façons de donner un sens à la vie, nos comportements, nos façons de vivre.* Que voulons-nous leur transmettre? : *ce que nous sommes.* Quoi faire? : *donner l'exemple; vivre en cohérence avec nos valeurs; une cohérence partagée non seulement par la famille, mais également par la collectivité et ses institutions politiques, économiques et sociales.*

Le début d'un temps nouveau

Les années 1950-60-70 font partie de ce qu'on a appelé les Trente années glorieuses. C'est l'après-guerre. S'ouvre alors une période de prospérité et la présence d'une nouvelle majorité qui désire faire entrer le Québec dans la modernité. C'est la période du « Maître chez nous », du Québec Inc. Désormais, faire le « bien » c'est faire des activités qui contribuent à accéder à cette modernité, accompagnée de la vision partagée d'une société sociale-démocrate, moderne, plus riche. Une société dans laquelle cha-

cun a accès aux services essentiels, tels que l'éducation jusqu'au niveau universitaire, les soins de santé et une certaine sécurité financière pour la retraite des travailleurs. Cette vision alimente l'imaginaire des artistes et d'une jeunesse qui désirent accélérer le mouvement de l'histoire et tendre vers une société davantage laïque, plus libre, plus permissive. Les parents et les grands-parents croient à ce projet. Les valeurs chrétiennes ne sont pas reniées pour autant, mais la recherche d'une plus grande liberté fait en sorte que les valeurs individuelles autorisent désormais les choix personnels. Les valeurs sont moins de l'ordre du commandement, mais plutôt de l'ordre de ce qui est désirable. Ce qu'on souhaite devient une valeur. L'action individuelle s'inscrit alors dans la poursuite d'un projet commun, on peut donc encore parler d'une certaine cohésion sociale. C'est alors un amalgame des valeurs chrétiennes de partage et du souci de l'autre en même temps que le désir de bonheur ou de plaisirs. C'est la perspective d'une société nouvelle, celle du loisir, de la liberté, de la libéralisation des femmes et des jeunes, désormais majeurs à 18 ans. C'est la Révolution tranquille.

Les valeurs dominantes changent. Les adultes donnent le ton, les jeunes entendent bien ce nouveau message et ils regardent aussi comment les valeurs et les façons de vivre de leurs parents se transforment. L'artiste, Renée Claude, chante :

C'est le début d'un temps nouveau; la terre est à

l'année zéro; la moitié des gens n'ont pas trente ans; les femmes font l'amour librement; les hommes ne travaillent presque plus; le bonheur est la seule vertu.

On connaît les détours du tour du monde; on a des yeux de cinéma; nos âmes sont devenues des ballons-sondes; et l'infini ne nous effraie pas.

Oui, les jeunes entendent ce message! Et ça leur plaît puisqu'il plaît aussi à leurs parents. Cette période crée beaucoup d'espoir. Les générations vivent ensemble.

Tout va si vite qu'il faut aller au plus urgent.



L'utopie d'une croissance sans fin

Le début des années 1980 est marqué par des contraintes budgétaires qui limitent la générosité de l'État. Un chômage endémique guette les travailleurs. L'État providence est remis en cause. L'espoir d'une croissance sans fin apparaît utopique. Presque aussitôt, se font sentir les premiers grands vents de la mondialisation et du rapprochement des peuples, des continents. L'évolution des sciences théoriques, l'apparition de technologies de production, lesquelles requièrent de moins en moins d'inter-

vention humaine et le développement des technologies de la communication qui rapetissent la planète, rapprochent les continents, les peuples et les marchés. Ce rapprochement donne lieu à une lutte si vigoureuse pour la conquête des marchés qu'il impose une urgence d'agir. Les populations perçoivent le changement tandis que les chantres de la mondialisation annoncent un monde meilleur. Les « baby-boomers » constatent que les règles du jeu se modifient.

En fait, tout va si vite qu'il faut aller au plus urgent. On se concentre sur le présent, on a moins le temps de penser à l'avenir et le court terme devient la norme. Pour les industriels et les commerçants, c'est la lutte pour la survie de leurs entreprises. Pour les travailleurs, il s'agit de protéger leurs emplois. Bref, il en résulte une certaine incertitude et aussi des mutations dans les valeurs individuelles. Déjà axées sur une plus grande liberté, celles-ci prennent alors la couleur des valeurs économiques qui occupent désormais une très grande place. Les populations, du moins celles qui ne profitent guère des nouvelles règles du jeu, s'inquiètent. On assiste à un repli sur soi. Le « tous pour un, un pour tous » prend plutôt l'allure du « chacun pour soi ».

Le temps d'un autre monde

C'est, une fois de plus, le début d'un temps nouveau. Pour reprendre la chanson interprétée par Renée Claude, nous pourrions ajuster quelques strophes aux données du jour :

La terre donne des signes d'essoufflement; les hommes...et les femmes travaillent de plus en plus...; le bonheur est disparu; l'infini nous effraie de plus en plus.

Pour apaiser les inquiétudes, les partisans du néolibéralisme profitent de cette accélération de la mondialisation et proposent une plus grande liberté. Les promoteurs de cette mondialisation annoncent la perspective d'un monde plein de promesses, d'espoir, un monde meilleur. À une condition toutefois, celle de miser sur une plus grande liberté pour tous et particulièrement en matières économiques et financières. Mais cela se fait en réduisant les pouvoirs de l'État, en favorisant la déréglementation et le décloisonnement des marchés, la fusion des entreprises, la formation de conglomérats et de quasi-monopoles. Bref, en diminuant les mesures sociales tout en valorisant le succès individuel. La privatisation des entreprises devient le moteur de l'économie.

On note une augmentation du Produit intérieur brut mais une diminution du Bonheur intérieur brut.



Autrement dit, renoncer aux valeurs et aux stratégies des générations précédentes et entrer

de plein pied dans un néolibéralisme maximisé, destiné à accélérer la création de la richesse. Un monde que Attali (1999) décrit ainsi :

« L'époque n'est pas à la longue durée, aux projets indéfiniment réfléchis, mais à l'inattendu, au flambant neuf, au précaire, à l'individualisme égoïste, voir au cynisme autiste. Moi, Tout, Partout, Tout de suite. Tel est l'art du temps » (p.29).

En général, les populations s'engagent dans ce monde nouveau. Effectivement, les frontières deviennent plus perméables. C'est la lutte pour la conquête des marchés. Mais ces temps nouveaux, fondés sur la montée d'un certain individualisme, sont des temps de fracture de la cohésion sociale.

Après quelques décennies, les promesses tardent à se manifester. Les changements sont si grands que les effets se font sentir sur les générations, les unes après les autres. On constate que jadis, les valeurs individuelles traversaient les générations sans profondes modifications et que les valeurs se transmettaient, d'une génération à l'autre, sans trop de difficultés. Seulement trois niveaux de générations existaient alors. Désormais, nous en distinguons au moins six :

- 1) **les traditionalistes**, nés avant 1946 : ils ont 62 ans et plus;
- 2) **les vieux boomers**, nés entre 1946 et 1955 : ils sont âgés

de 52 à 61 ans, ils se sont mariés et ont eu en moyenne 4 enfants;

- 3) **les jeunes boomers**, nés entre 1956 et 1965 : ils ont maintenant de 43 à 51 ans. Ils se sont mariés et ont en moyenne 3,7 enfants;
- 4) **la génération X**, enfants nés de 1966 à 1975 : ils ont de 32 à 41 ans. Très peu se sont mariés, ils ont 2,4 enfants;
- 5) **la génération Y**, enfants nés de 1976 à 1985 : ils sont âgés de 22 à 31 ans. Très peu de mariages dans cette génération, ils ont 1,6 enfants;
- 6) **la génération Z**, les plus jeunes nés après 1985.

Autant de générations dont les comportements diffèrent. Les aînés préféraient la stabilité de l'emploi et le long terme, les jeunes pensent plutôt à court terme.

La relève hérite d'une planète qui demande grâce.



Chaque génération se distingue par des comportements collectifs différents. Ce sont là des changements importants qui contribuent à dresser une liste des nouveaux défis que les boomers et, à plus forte raison, les traditionalistes, doivent relever. Soulignons d'abord le défi démographique, et puis la dette publique, le vieillissement de la population et les

coûts qui y sont reliés, le chômage, l'exclusion, la pauvreté, les questions environnementales, les soins de santé, la violence, etc. Les aînés et les boomers n'auront pas le temps de régler tous ces défis, ils les laisseront donc en héritage aux générations X, Y et sans aucun doute à toute la génération Z à venir.

Sous l'effet des changements apportés par la mondialisation, on constate, dans tous les pays industrialisés, une augmentation de la production de la richesse, en termes monétaires, mais parallèlement une augmentation de la pauvreté. C'est qu'on ne parvient pas à partager cette nouvelle richesse. Autrement dit, dans la plupart des pays, on note une augmentation du Produit intérieur brut (PIB) mais aussi une diminution du Bonheur intérieur brut (BIB). Promesses déçues! Déception pour les jeunes, bien sûr, mais pour les aînés également!

Concrètement, l'accélération de la mondialisation profite à une minorité de gagnants et désavantage une majorité de perdants. Parmi les gagnants, il y a de l'espoir et le désir d'agir, mais dans le second groupe, celui des perdants, on vit des déceptions, des soumissions, des abandons, non seulement de la part des aînés et des boomers devenus adultes, mais aussi de la part des nouvelles générations. Celles-ci ont vu leurs parents vivre une certaine prospérité dont ils ont eux-mêmes profité, mais au moment de l'âge adulte, ils constatent que le basculement du monde résultant de l'accélération de la

mondialisation a obscurci les chemins de leur avenir.

Ce destin contraire fait naître chez plusieurs jeunes la conviction qu'au soir de la vie, ils auront connu un destin moins prospère et moins heureux que celui de leurs parents et que leurs aînés les auront mal préparés à s'insérer dans un monde où les opportunités sont rares ou difficiles à exploiter. Cette relève hérite donc de défis nombreux : un héritage démographique inquiétant accompagné d'une lourde dette publique, une transformation de la structure d'âge qui impose une demande accrue des services de santé, soins et médicaments (Bernier, 2004), une planète qui demande grâce puis, chapeautant tous ces défis, celui primordial du rétablissement d'une cohésion sociale par un projet commun. Chez les générations Y et X et chez plusieurs autres, la frustration est grande et les espoirs d'un redressement apparaissent utopiques. Ils s'inquiètent de l'avenir et préfèrent profiter de la vie dès maintenant, l'avenir étant incertain. Ils craignent

l'engagement à long terme, ce qui se traduit par moins de mariage et peu d'enfants. Une réaction qui nourrit la cohorte des décrocheurs : décrocheurs de l'école, du travail, de la vie!

Il existe une autre cohorte qui porte l'espoir et le désir d'agir.



D'ailleurs, le discours insistant d'une minorité de gagnants contribue à cette morosité. Ces gagnants qui profitent de ce nouveau monde, qui incitent à persévérer dans cette nouvelle vision du monde et qui, tout en faisant preuve d'un certain réalisme, estiment qu'il y a toujours eu des pauvres, des individus plus faibles et moins industriels et qu'il y en aura toujours, mais que cela ne doit pas ralentir les créateurs de la richesse ni les priver des récompenses qu'ils méritent (Piquemal, 2005).



PHOTO: PIXABAY

Un espoir à médiatiser

Mais il existe une autre cohorte, souvent moins médiatisée que celle des décrocheurs, celle qui porte l'espoir et le désir d'agir. Heureusement, tant chez les aînés que chez les jeunes, il y a la volonté de « faire ensemble » et de redresser les tendances actuelles, de remettre à l'ordre du jour la solidarité, l'équité, la recherche d'une certaine égalité pour permettre à tous et à toutes de vivre dignement.

Chez les aînés aussi bien que chez la relève, il y a la cohorte grandissante de ceux et celles qui, déçus du monde dont ils avaient rêvé ou du monde dont ils héritent, veulent tout de même le refaire à leur façon et selon leur vision. Des aînés et des jeunes y croient. Plusieurs d'ailleurs sont déjà en marche, pour redresser les tendances actuelles malgré une vision du futur qui n'est pas nécessairement homogène et même parfois contraire, comme l'étaient celle des générations précédentes.

Les quelques exemples suivants sont, à cet égard, sources d'espoir :

1) Selon une étude récente de l'Institut de Recherche en Politiques Publiques, une forte proportion de jeunes ne s'intéresse guère à la politique. Plusieurs ne votent même pas. Par contre, jamais n'a-t-on compté autant de jeunes députés à l'Assemblée nationale du Québec.

2) Si plusieurs jeunes n'aiment pas la politique institutionna-

lisée telle qu'elle existe aujourd'hui, certains sont toutefois actifs sur le terrain aux plans politique et social. On se rappelle les combats contre le dégel des frais de scolarité tant au Québec qu'en Colombie-Britannique en 2002 et en Ontario en 2003; le combat en 2004 pour ramener les bourses au niveau d'avant la coupe de 103 millions de dollars. Un grand nombre d'étudiants ont risqué de sacrifier leur année universitaire pour sauver la bourse de ceux et celles qui en avaient besoin. Un geste de solidarité digne du Québec d'antan!

3) Si les jeunes, et même plusieurs aînés, ne croient plus à la démocratie telle qu'elle se pratique dans les institutions de l'État, ils y croient dans les entreprises privées du fait d'une croissance remarquable du nombre d'entreprises sous contrôle démocratique mises sur pied depuis quelques années : coopératives, mutuelles, organisations sans but lucratif, comités de citoyens et citoyennes, etc. Dans le secteur privé, la démocratie est de plus en plus vivante, particulièrement dans le domaine des soins de santé, par la création entre autres de coopératives de santé. Nombreux sont les jeunes qui, à l'invitation des aînés, s'y joignent. De plus, tout le réseau des entreprises de l'économie sociale réalise un progrès remarquable.

4) De plus en plus de jeunes sont préoccupés par l'avenir de la planète. Ils savent que le sauvetage ne peut être que le résultat d'une action fortement

solidaire et ils ne craignent pas de faire appel aux aînés. Ils sont des militants de la protection de l'environnement.

5) Ce sont des jeunes qui ont fondé Équiterre, une organisation qui milite en faveur d'une alimentation responsable. Le slogan Acheter, c'est voter! rappelle ainsi que les citoyens, solidairement, peuvent jouer un rôle très important pour influencer les marchés et la consommation. Cette organisation fait la promotion du commerce équitable pour donner un juste prix aux producteurs exploités.

6) Ce sont des jeunes généralement qui ont créé le Groupe investissement responsable, lequel encourage les investisseurs à utiliser leurs pouvoirs d'actionnaires afin de promouvoir la responsabilité citoyenne des entreprises.

7) Depuis deux ans, à l'initiative de l'Institut du Nouveau Monde, une école d'été réunit des centaines de jeunes volontaires qui en défraient une partie des coûts, une école d'été afin de changer le monde! Ensemble, ils adoptent des propositions et lancent des projets. Les préoccupations des jeunes? Éducation à la citoyenneté, soutien aux aidants naturels, aide au développement en particulier par l'économie sociale, étiquetage des OGM, commerce équitable et environnement, protection de l'eau, création d'emplois, etc.

8) Un sondage fait par une équipe de chercheurs de l'Université du Québec à Montréal

(Bernier, 2004) relève que les nouvelles générations ont des opinions qui ne sont pas tellement éloignées de celles de leurs parents sur la question de l'aide aux familles, le recours aux cliniques privées en matière de santé, le maintien des impôts de façon à maintenir les services essentiels à la population, etc.

Ces jeunes ont des idées novatrices sur la société qu'ils veulent construire. Ajoutons à cela qu'ils doivent évoluer dans le contexte d'un monde nouveau où les jeunes parents ont tous deux des carrières et où les familles sont de plus en plus éclatées, un monde dans lequel anciennement les parents avaient beaucoup d'enfants, alors qu'aujourd'hui les enfants ont beaucoup de parents. Ce monde où l'État a pris à sa charge la garde des enfants par les Centres de la petite enfance (CPE), celle des aînés en perte d'autonomie, où des bénévoles et des organismes privés de plus en plus nombreux apportent leur contribution à l'établissement de relations profitables entre les générations.

Mentionnons, à titre d'exemples, Mentorat Québec et la Fondation de l'Entrepreneurship regroupant plus de 300 mentors. Le mentorat établit une relation entre deux individus, le plus souvent un aîné et un plus jeune, dans une relation bâtie sur le partage de l'expérience et de la sagesse acquise en faveur d'une personne moins expérimentée. Il y a aussi les grands-mères volontaires et la construction de maisons intergénérationnelles. À cet effet,

les élus de la ville de Blainville dans les Basses-Laurentides ont adopté un règlement d'urbanisme permettant la construction de maisons intergénérationnelles. De plus, certains programmes comme Solidarité, amitié, génération, entraide, services visent à favoriser des rapports entre les aînés, les adolescents, les jeunes adultes et les familles d'une même ville. Enfin, Health Action Theatre by Seniors (HATS) présente des pièces de théâtre avec des aînés et des jeunes.

À mon avis, cela laisse poindre un temps nouveau. Le mieux-vivre ensemble dans une société sera toujours mieux assuré si les jeunes et les aînés s'impliquent, non pas chacun de son côté, mais ensemble. Si en 1950, la population souhaitait quasi unanimement la continuité, aujourd'hui, il en va autrement. La continuité ne mène guère à un monde meilleur. Il faut, qu'aujourd'hui, les aînés

comme les jeunes s'en mêlent, et qu'ensemble soient rétablis, dans un regard lucide et solidaire, des valeurs dominantes qui guideront les générations dans une marche vers un monde où chacun a une place et un rôle à jouer, de façon à ce que tous et toutes puissent y vivre en toute dignité. ■

Références

- Attali, J. (1999). *Fraternités : Une nouvelle utopie*. Paris : Fayard.
- Bernier, R. (2004) (dir.). *L'état québécois au XXI^e siècle*. Ste Foy : Presses de l'Université du Québec.
- Piquemal, M. (2005). *La prophète du libéralisme*. Paris : Mille et une nuits.



PHOTO : ALLFREEDOWNLOAD